

Richard Abibon

De l'infinie beauté à la fin du monde

A propos de

« Les derniers jours du monde » des frères Larrieu.

Je viens de racheter "Les derniers jours du monde", des frères Larrieu. Dans mon idée, c'était un film de 2019, que je n'avais pas vu et que je voulais voir absolument, vu qu'il est des frères Larrieu, dont j'avais beaucoup aimé « L'amour est un crime parfait » et « 21nuits avec Pattie ». Il me semblait en avoir vu des affiches cet été dans Paris. La distance temporelle semblait logique : s'il était sorti en été, on pouvait le trouver aujourd'hui en DVD. Et pis en le visionnant, petit à petit, des souvenirs reviennent, vagues. Pendant tout le film je me pose la question : l'ai-je déjà vu ou pas? après, je vais sur internet pour voir des critiques. Elles sont toutes élogieuses et je constate que le film est de ... 2009! ça achève de me convaincre. Oui je l'ai vu, oui je l'avais trouvé intéressant, mais je l'avais complètement oublié.

Pourquoi? Ben, je peux pas tout retenir, je vois trop de films. Celui-ci semble sans queue ni tête. Un film surréaliste à la chronologie totalement bouleversée. A mon premier visionnage, je me disais : m'enfin c'est du lard ou du cochon? c'est-à-dire que je me demandais même si j'aimais. Au deuxième visionnage je me rends compte qu'on y voit, à poil, plusieurs fois, une fille à la beauté absolument sublime, interprétée par le mannequin Omahyra Mota.

Et ça, par contre, c'est complètement en dehors de mon souvenir. J'ai retenu des scènes de foule, des scènes d'action, qui me sont apparues familières à ma deuxième vision. Mais cette fille, absolument rien ! Elle m'apparaît comme totalement nouvelle, tombée du ciel. Je me dis que ça a dû contribuer au refoulement : sachant que cette fille ne serait jamais pour moi, j'ai préféré l'oublier, et le film avec. Ce qui explique peut-être ma hâte à acheter le DVD, ce que je ne fais pratiquement jamais, puisque je prends mes films sur internet. Mais celui-là je ne l'avais pas trouvé et je le voulais absolument, tout de suite ! j'avais l'impression qu'il s'agissait du dernier film des frères Larrieu alors qu'il a dix ans et que « L'amour est un crime parfait » lui est postérieur puisque sorti en 2013.

Je crois qu'il m'est arrivé la même chose qu'à Robinson, le personnage principal, interprété par Mathieu Amalric. Dès la première scène du film, l'essentiel est posé, de manière radicale. C'est le matin, il se réveille, il s'assoit au bord du lit, et enfile sa main-prothèse sur le moignon de bras qui lui reste. Ce moignon n'est pas beau à voir. Il fait mal. Vision forte, choquante, qui aurait dû rester dans ma mémoire : pas le moins du monde. Refoulement total. Et aussitôt Robinson se lève et vient vers nous, complètement à poil. Aucun artifice ne dissimule sa quéquette. C'est clair : la coupure de sa main vient en déplacement de la coupure du zizi. Voilà pourquoi ça fait si mal de le regarder, et pourquoi j'ai détourné le regard de ma mémoire.

Ça porte à réfléchir : deux éléments fondamentaux du film, la fille sublime et la main coupée, ces deux éléments là me sautent à la gueule comme si c'était la première fois que je les voyais. C'est bien qu'il doit y avoir une relation entre les deux.

Plus tard, dans le film, je m'aperçois que, parfois il a sa main naturelle, parfois sa prothèse. Cela vient du découpage temporel totalement décousu qu'ont choisi les frères Larrieu. Donc je me dis : ah ! il a dû se passer quelque chose et on va bien nous l'expliquer ! c'est même le suspens essentiel du film même s'il y en a d'autres, annexes.

On finit donc par l'apprendre. Robinson a noué une relation extra conjugale avec Laetitia, cette fille admirable dont je parlais. Il est marié à Chloé, interprétée par Karin Viard. Cette relation s'est instaurée de façon aussi radicale que la première scène. Attablé à une terrasse, un soir d'été sur un quai à Biarritz, il la voit passer dans la foule. Elle se distingue absolument de tout le monde par sa beauté rehaussée d'une blanche robe longue en dentelle qui, par ses myriades de trous minuscules, distille sa peau au regard du monde. Elle voit qu'il la voit, en sourit, et poursuit son chemin. Il paye aussitôt et se met à la suivre. Elle déambule sur le port de Biarritz, s'aperçoit de la poursuite discrète et, on ne sait comment, les rôles changent. C'est elle qui le suit. Peut-être a-t-il pris un raccourci au moment de faire une épingle à cheveu pour descendre sur un quai en contrebas. Il l'entraîne vers un voilier qui doit être le sien puisqu'il s'y installe sans souci, dans le canapé du salon, en contrebas du pont. Il attend. Elle ne tarde pas. Par ses yeux, nous voyons de fines jambes descendre les escaliers. Comme elle portait une robe longue, on devine déjà qu'elle ne l'a plus. Ça se confirme, le pubis discret avec une très légère touffe de poils apparaît au bas de la table d'harmonie d'un ventre extraordinairement plat couronnés de seins magnifiquement proportionnés, fiers comme des drapeaux. Il se précipite vers elle pour poser délicatement sa tête sur ce pubis, sur ce ventre, et elle apparaît dans son entièreté nue, rayonnante.



Aucun mot n'a été échangé, nous sommes dans le pur sexuel tout de suite, comme dans la séquence du début où nous sommes confrontés à la nudité de Robinson. Ce dernier a ses deux mains. Car, nous allons le comprendre, c'est elle qui sera l'instrument de sa castration.

Tandis que la relation extra conjugale s'installe, dans ses acrobaties de dissimulations, Robinson comprend que Lae (diminutif usité pour Laetitia) a aussi d'autres relations, et peut-être bien qu'elle serait un peu vénale ou échangiste. Ce n'est pas très clair, et d'ailleurs il ne cherche pas à savoir et n'a pas l'air jaloux, profitant de son bonheur dans les instants qu'il peut grappiller avec elle.

Et puis elle disparait sans laisser de trace. Jusqu'au jour où elle lui envoie un mot lui demandant de la rejoindre au Canada. Il s'y précipite. Les voilà tous deux dans de grands manteaux de fourrure au milieu d'une piste de ski. Une moto neige déboule à plein tubes. Des malfrats en débarquent, l'un menaçant Robinson avec un flingue, les autres s'emparant de Léa. Avant de disparaître, l'homme qui le menace lui enjoint de quitter son manteau de fourrure. Il s'en empare et s'enfuit sur la deuxième motoneige.

Seul dans le froid, approchant de la nudité initiale, il marche dans la neige. On le retrouvera inanimé à 500 m de l'hôtel, une main gelée. D'où l'amputation.

D'où métaphoriquement : la castration vient bien de s'être frotté de trop près à l'amour fou, ou plutôt au désir fou qu'inspire cette fille. Car elle ne l'inspire pas qu'à lui et elle en a joué, mais tout le monde n'a pas la placidité de Robinson.

De retour à l'époque présente, avec un Robinson appareillé, nous comprenons qu'il a divorcé de Chloé, vraisemblablement à cause de son histoire avec Lae. Mais voilà qu'il se trouve entraîné dans une liaison avec la librairie de Biarritz, Ombeline (Catherine Frot) qui lui explique qu'elle a été la maîtresse de son père, jusqu'à qu'il ne revienne pas d'une sortie en voilier.



Tout cela se passe sur fond de fin du monde en préparation. Des cendres pleuvent soudain sur la terrasse du café. On voit des gens en combinaison jaune et masques à gaz se déplacer dans les rues à la recherche d'on ne sait quoi. On entend des déflagrations. Au robinet, l'eau coule jaune fluo. La radio indique que le préfet va bientôt faire évacuer la région.

Et Robinson finira très vite dans le lit d'Ombeline qui a bien 10 ou 20 ans de plus que lui. Tout se passe comme la main coupée en déplacement de la castration : la maîtresse de son

père, ce n'est pas sa mère, mais on frôle quand même un peu l'inceste. Le père et le fils seront quand même passé par le même conduit.

Voilà le rapport métaphorique à la fin du monde : avec le zizi perdu, tout s'écroule. La loi ne tient plus, le monde non plus. A moins que ce ne soit le contraire. On comprend bien qu'Ombeline est une femme capricieuse qui ne suit que son désir, jetant et reprenant son amant comme ça lui chante. Un peu comme Lae, avec, du côté de Robinson, la passion en moins. Cherchant à retrouver son amant qu'elle venait de jeter, Ombeline dérange tout l'opéra où vient de débuter un ballet sur une musique de De Falla. Robinson cherche d'abord à se dissimuler, mais au mépris de tout le monde, elle l'appelle tout fort dans la salle, elle se met devant la scène, sans souci de la placeuse qui tente de l'arrêter. Pour faire cesser ce bordel, Robinson se montre et fait bouger quelqu'un à ses côtés pour lui faire une place. Elle s'installe mais elle n'est pas calmée. Visiblement elle n'a aucun intérêt au spectacle. Les yeux fixes, la moue amère, malgré les « chuuut ! » elle ne cesse de répéter à voix haute :

« Quel plaisir ont donc les hommes à toujours m'abandonner ! ». Mais ??? c'est la mort par noyade de son amant qui l'a retiré de ses bras. Et c'est elle-même qui vient de jeter son fils. J'y entendis la plainte souvent entendue des femmes, la peur d'être abandonnée, peur parfois justifiée, parfois irrationnelle comme on le voit ici. La castration en est la source : l'idée que, parce qu'elles n'ont pas de zizi, elles ne sont pas aimables, et donc abandonnables. Quitte à créer la situation pour ne pas la subir. J'ai suffisamment entendu d'histoires de femmes où effectivement, par rapport aux frères, elles n'étaient pas les plus favorisées. Ou, en l'absence de frères, la jalousie du père, voire de la mère, leur rendait la vie dure. D'autant plus si elles sont jolies : sous prétexte de les protéger, les pères se transforment en gardiens jaloux, les mères se revivent en elles et ne veulent pas les lâcher. Parfois la beauté apporte une vie très douce, où père, mère et entourage ne cessent de s'extasier, ce qui enferme la personne dans une bulle narcissique d'où elle prétend diriger un monde qui s'est toujours agenouillé devant elle.

Les situations sont multiples où l'angoisse de castration transformée en culpabilité d'avoir été castrées pousse les femmes à tester la fidélité du partenaire jusqu'à rendre la vie intenable à celui-ci. Va-t-il m'abandonner parce que je n'ai pas ce qui aurait ravi ma mère et fait la fierté de mon père ? jusqu'où va-t-il me supporter ?

La situation se produit aussi pour les garçons, évidemment, qui ont aussi leurs angoisses d'abandon, avec en prophylaxie, soit la multiplication des conquêtes, ce qui rend aussi la vie intenable à leur partenaire régulière, soit une timidité maladive ou une maladresse notoire qui les rends inaptes à toute relation.

Tout cela se rajoute à la nécessité, pour les garçons de se prouver qu'ils ont le phallus et pour les filles d'en acquérir un. D'où la nécessité pour les filles de se parer pour être les plus jolies possible (une industrie est bâtie là-dessus !) et, pour les garçons, de rechercher sans cesse la plus belle, voile indispensable sur la castration... avec les risques que cela comporte, car les plus belles sont aussi les plus convoitées, ce qui ne facilite ni la vie de ces filles, ni celle des garçons qui se laissent prendre.

On l'a vu avec l'histoire de Robinson et de Lae : ça lui a couté un bras.

Mais maintenant que c'est fait ? plus rien à perdre ? le monde peut d'écrouler et l'inceste se consommer ?

A l'opéra, Ombeline a fini par laisser aller sa tête sur l'épaule de Robinson. Mais comme elle se laisse aller un peu trop, il tente de la redresser et, horreur : elle s'est tranché la gorge. Sang partout. Panique dans l'opéra, représentation interrompue. Ah ! voilà : quand la loi ne tient plus, le symbolique, c'est-à-dire la représentation, peut-il encore tenir ? Occasion pour Robinson de renouer avec un vieil ami, Teo (Sergi Lopez) le ténor qui devait se produire sur scène. La représentation la plus courte de sa carrière, commente-t-il ironiquement. Ironie au carré, il s'agissait de « La vie brève » de De Falla. Il le retrouve au matin à son hôtel, une fille à poil dans son lit. Teo lui explique que c'est sa fille, Iris (Clotilde Hesme). Certes il

ne l'a pas élevée, il ne la connaissait pas, mais son ex-femme vient de la lui présenter. Ils ont baisé toute la nuit, il est heureux, à poil lui aussi dans la lumière du petit matin qui inonde la chambre depuis la place de Toulouse désertée d'une population en fuite. « Que c'est bon, ce soleil », dit-il. Et il se jette par la fenêtre.

Deuxième suicide lié à uninceste.

Du coup, Robinson se retrouve avec Iris sur les bras. Elle ne tardera pas à tomber aussi dans son lit, après qu'elle lui ait proposé une pilule mortelle, qu'il a refusé mais qu'elle a prise. Avec un regard vers le ciel bleu de l'été, elle s'étonne : j'ai baisé avec mon père toute la nuit et tout continue comme avant, rien ne s'écroule. Pas de sanction, c'est ce qu'elle veut dire. Pourtant son geste dément son affirmation, tout comme celle de son père sur le soleil matinal. Dans son explication, elle ne met nullement en cause la consommation de l'inceste, mais la fin du monde imminente. Ainsi, plutôt que de la subir, elle se la donne. « Ce sera plus doux », dit-elle. Au fond n'était-ce pas la motivation de suicides précédents ? une tentative de se représenter comme sujet jusqu'au bout, et non comme l'objet des évènements. C'est cela qui serait plus doux ?

Oui, la représentation marche encore, mais à quel prix ! c'est une représentation de la fin comme tout le film, comme l'opéra, « La vie brève ». Pour ne pas être abandonnée, Ombeline quitte Robinson, puis le reprenant, c'est elle qui quitte définitivement. Par ce suicide, Teo est contraint d'arrêter la représentation. Mais en passant par la fenêtre, il se fait naître en maître de son destin, représentation souveraine de son libre arbitre contre l'ordre du monde, ou plutôt, ici, son chaos. Peut-être y a-t-il là prescience de la sanction, comme chez Iris, et le souci de se l'appliquer à soi-même pour ne pas avoir à la subir. La fin du monde semble un prétexte, un léger déplacement en résonnance du glissement de la main à la bite à Robinson. Et la mort glisse d'un personnage à l'autre comme par métonymie.

Dans tout ça qu'est-ce qui maintient Robinson en vie, comme sur une île au milieu de cette mer de dévastation ? On a annoncé qu'une bombe atomique était tombée sur Moscou. Tout le monde sait ce que ça signifie : les représailles vont tomber.

Pour fuir la région évacuée, Robinson, comme de nombreux réfugiés est passé en Espagne. Il tombe en pleine feria de Pampelune (ou de Saragosse, je sais plus). Le chaos s'est aussi emparé des rues : les taureaux sont lâchés, la foule court avec eux, des gens sont renversés, piétinés... la fin du monde ? mais non ! ici, c'est la tradition qui organise périodiquement ce chaos. Tout comme les personnages organisent leur suicide les uns après les autres, la société, partout dans le monde, planifie des périodes de fêtes où l'ordre est bouleversé. Souvent, on appelle ça « Carnaval ». Manara met cela en scène dans sa BD sur les Borgia : au carnaval, sous couvert des masques qui les empêche de se reconnaître, le père rencontre la fille et une relation torride s'ensuit.

D'habitude, les lendemains de carnaval on balaie les rues, on soigne la gueule de bois, et tout repart comme avant.

Après la fête de l'inceste, après l'égorgement, la défenestration et la pilule mortelle, on peut difficilement faire pareil.

De là à dire qu'avec la pollution, le réchauffement climatique, et leur arrêt apparemment impossible, la société humaine est en train de fabriquer son propre suicide, comme sanction assumée de l'orgie de consommation ?

A propos d'orgie... Iris était en route pour se réfugier dans un château du sud-ouest dont le sous-sol a été transformé en abri anti atomique. Elle transmet de mot de passe à Robinson avant de mourir. Il y va donc, et on le laisse entrer. Il tombe dans une orgie de gens riches qui pensent échapper à la fin du monde ne faisant la fête, puisque l'abri est là, sous leurs pieds. En ces temps troublés de progression du chaos on s'étonne de trouver ici un contraste étrange :

tandis que la classe supérieure s'oublie dans la boisson et les relations sexuelles en groupe, un personnel stylé continue d'assurer le service. Là, l'ordre social est conservé, quand même !

Un peu paumé dans cet environnement, Robinson retrouve une boussole. Sur un écran, une vidéo sado maso lui offre, pendue au plafond, l'image nue de Lae. Elle est donc vivante ! et voilà ce qui le maintient en vie. Une pièce du château est transformée en cyber café. Tous les ordinateurs sont pris. Robinson demande poliment à un homme d'âge mûr de lui céder sa place quelques instants : il ne fera que consulter ses mails, ça ne prendra pas plus de deux minutes. On comprend son souci : des fois qu'il aurait un message de Lae ! Mais le type est intractable. Alors, puisque toutes les valeurs se sont écroulées (sauf la hiérarchie sociale), notre passionné d'amour s'empare d'une bouteille de champagne pour cogner la tête du récalcitrant et prendre sa place devant l'ordinateur. Il a à peine le temps d'ouvrir son mail qu'une autre bouteille lui tombe sur la tête. Il n'avait pas frappé assez fort, mais en retour, le gnon le laisse inanimé jusqu'au petit matin.

Là, il découvre un autre chaos : tous les participants de l'orgie, plus ou moins nus, affalés sur les tables, les lits, les canapés, les carpettes, morts. Tout le monde, dans toutes les pièces du château. Cependant des bruits viennent de l'office. Dans la cuisine, le personnel prend tranquillement le petit déjeuner. En le voyant apparaître, l'un d'eux dit : « tiens ! un miraculé ! vous n'avez pas pris du cocktail bleu, bleu comme l'azur ? ah oui, vous comprenez, à seulement 10, avec les réserves, on a une chance de tenir ». La révolution a eu lieu et, toute pleine de candeur raisonnable, elle n'est pas gentille du tout. L'égoïsme de classe est comme l'amour : parfaitement réciproque. Jolie métaphore de toutes les révolutions précédentes. Mais a-t-elle quelque chance face à une fin du monde programmée par l'ensemble de l'humanité ?

Robinson n'en a strictement rien à foutre. Il n'a qu'un souci, rejoindre Lae sur son île d'amour. A contre-courant des foules évacuées, il monte à Paris et, on ne sait comment, retrouve sa beauté fatale. Heureux de leurs retrouvailles, ils s'offrent une course dans Paris, tout nus, comme Adam et Ève au paradis terrestre qu'ils ont reconstruit. Jusqu'au moment où l'éclair aveuglant de la bombe met fin à toute l'histoire.



Évocation biblique, si on veut. La sanction divine tombe à retardement sur l'humanité qui a touché à l'arbre de la connaissance du bien et



du mal, c'est-à-dire, tout simplement : qui a transgressé le tabou fondamental.

Il est osé de construire un parallèle entre le destin de chaque sujet, écartelé entre Œdipe et castration, et le destin de l'humanité, confronté aux ressources limitées de la planète et à la puissance illimitée des armes atomiques. J'ai déjà eu assez de mal pour décrire différents cas de figures, des exemples de comment hommes et femmes pouvaient trouver boussole dans cette structure unique dont les déclinaisons individuelles sont infinies. L'égoïsme aveuglé du désir

de chacun semble ici le seul moyen de créer une île au milieu du chaos, quitte à ce que cela contribue à l'organisation de ce chaos. La plainte suicidaire d'Ombeline trouve son écho dans la marche en avant destructrice de Robinson, pas moins suicidaire que les autres.

Pulsion de mort ? oui, mais comme je l'ai démontré dans bien d'autres ouvrages, ce qui se montre ici, c'est le caractère non pas destructeur mais salvateur de la pulsion suicidaire. Devant l'interruption de la représentation, il s'agit de se construire une représentation de soi-même en maître de son destin. Désirer l'inévitable pour éviter d'avoir à le subir.

Pour éviter de restreindre la compréhension des choses aux déclinaisons particulières généralisables que j'ai tenté d'établir, j'en reviens à l'essentiel : qu'en est-il pour moi même ? c'est là où chacun pourra à son tour s'emparer du sujet pour tenter de comprendre comment cela fonctionne pour lui.

Un rêve :

Jeudi 9 janvier 2020

Je suis à un cours, peut-être un cours d'anglais, entre deux filles qui prennent force notes. Moi, je suis devant une table vierge de tout papier, mais c'est un choix : je ne prendrai pas de notes ! les papiers de mes deux voisines débordent cependant un peu sur mon espace qui se trouve bien restreint. Mais j'écoute. Soudain, je pense que je ferais quand même bien d'enregistrer le cours. Je cherche mon iPhone dans la poche... d'ailleurs la prof vient vers moi et me demande pourquoi je ne prends pas de note.

Le cours s'interrompt. Peut-être parce que c'est le dernier cours, on a invité une jeune chanteuse anglaise qui déboule de l'escalier en chantant, très bien d'ailleurs. Elle est très brune et un peu boulotte.

Elle fait un spectacle chanté-dansé avec trois ou 4 autres filles. Mais elles sont toutes grosses ! surtout l'une d'elle, 150 kgs, un vrai éléphant, avec des vergetures ! et elles font ça en string, en jouant d'un voile transparent qu'elles font glisser dans le dos (je vois cette super grosse de dos). C'est lamentable, ça me provoque surtout du dégoût et je me mets à lire quelque chose pour ne pas voir. Comment peuvent-elles oser, comme si elles étaient belles ?

Après, on rentre. On passe les formalités de l'aéroport. Je n'ai pas de valise, je suis léger, je passe par des couloirs, des portes... j'arrive enfin à une table derrière laquelle des officiels me réclament mon passeport. Il est dans la poche droite de mon veston je le lui tends. Il me demande ma fiche de sortie du territoire. Il y a des bruits de fond et j'ai du mal à comprendre son anglais, je lui fais répéter plusieurs fois. Finalement il me parle en français. Je lui explique que je n'ai pas la fiche de sortie ; je l'ai égarée, ou alors elle est dans mon bagage déjà parti en soute. Il m'explique qu'on m'a donné cette fiche à l'arrivée, je dois la lui rendre remplie. Je lui dis de me donner un autre formulaire, mais il refuse.

La veille, j'étais à mon cours de chinois et j'en suis sorti enthousiasmé. Pour une fois j'avais réussi à énoncer quelques mots ! pourquoi donc ça se transpose sur l'anglais ? je suis supposé le parler beaucoup mieux ; c'est peut-être l'explication. En effet, au cours de chinois, j'enregistre toute la séance au lieu de prendre des notes... si, je prends des notes ou plutôt, c'est la prof qui tape parfois sur mon ordinateur.

Ceci dit, je peux bien tenter de me concentrer sur l'étude de la langue, ce sont quand même les papiers des filles qui m'entourent qui débordent sur ma table. Autrement dit la question du désir est bien au-delà de la question des langues et, quoi que je fasse, elle déborde sur mon espace.

La veille, j'avais aussi vu « Les derniers jours du monde ». Puisque je suis le scénariste et le metteur en scène du rêve, je pourrais m'organiser un spectacle avec les plus belles filles

du monde, si je voulais. J'aurais donc pu retrouver la belle Lae qui faisait tant chavirer Robinson. Et moi. Alors, pourquoi est-ce que je m'inflige le spectacle de ces hippopotames ? est-ce une façon que j'ai de me dire : voilà, pour toi, tu n'as droit qu'à ces filles monstrueuses, les beautés célestes sont pour les dieux. Je me mets donc en scène ce constat de petitesse, comme d'hab, pour le maîtriser ? je mets en scène la mort du désir comme les protagonistes du film scénarisent leur propre mort ? Au lieu de continuer à rêver de l'impossible beauté absolue, ce qui ne ferait qu'exacerber le désir, donc la frustration, rêve donc de ce qui est à ta portée ! Pulsion de mort, au sens que j'ai décrit à la fin de l'analyse du film.

Ce discours pourrait passer pour politiquement correct, mais c'est là où se confirme que l'inconscient n'est pas le politique. Ce qui est politiquement correct, de nos jours c'est de dire que toutes les femmes ont droit à l'attention, les jeunes comme les vieilles, les belles comme les difformes, les minces comme les grosses, les malades du sida comme les saines, les handicapées comme les normales. Bien sûr, politiquement, socialement, consciemment, je suis bien d'accord. Je peux toujours essayer d'en parler à mon inconscient pour qu'il s'y fasse : force est de constater qu'il ne s'y fait pas. Mon rêve pourrait être le récit de cette tentative. Le message pourrait être : tu vois, tu pourrais aussi désirer ces femmes-là. Mais l'autre tendance, celle que j'assume, se détourne de cette force surmoïque que je n'assume pas : je n'éprouve que dégoût et je détourne le regard.

Comme Robinson, j'ai besoin de beauté pour supporter la castration.

Dans le même ordre d'idée, je pourrais me représenter moi-même comme je le désire : maîtrisant parfaitement le chinois comme je maîtrise l'anglais. Au lieu de cela, je me représente encore moins bon que je ne le suis en anglais. Et encore pire, comme étourdit, ce dont j'ai toujours peur : d'avoir oublié mon passeport, la fiche de sortie, mes fils de téléphone etc... ce doit être une façon de maîtriser, une sorte de rite conjuratoire : je le fais advenir en rêve pour que ça ne m'arrive pas dans la réalité. Je ne peux pas sortir de ce territoire où la représentation d'une femme n'est pas conforme à mon désir, quoi qu'il en soit de mon désir d'avoir un désir autre. J'ai bien le passeport, c'est-à-dire mon identité assumée, mais pas la fiche de sortie, une paperasse pas si importante que ça qu'on pourrait bien me redonner pour que je la remplisse, ce qui se fait dans tous les aéroports. Mais le surmoi me la refuse.

Un détail attire mon attention : je tire mon passeport de la poche de mon veston. Il y a belle lurette que je ne mets plus de veston. C'était la mode dans mon enfance. Ce détail vestimentaire est donc un indice de positionnement temporel : ça se passe dans l'enfance.

Cette feuille perdue pourrait bien être le phallus. On m'a bien donné cette fiche à l'arrivée : je suis né avec un zizi, ça ne fait pas de doute. Mais je l'ai encore une fois oublié dans le ventre de l'avion, c'est-à-dire dans le ventre maternel. C'est donc d'elle, en définitive, que je ne peux plus sortir. C'est le lieu du conflit fondamental, celui du désir de la mère interdite, qui est réapparu ainsi en femme qui se voudrait désirable, mais à laquelle je n'ai pas le droit de toucher. Ainsi, je transforme mon désir en dégoût, ce qui est sans doute plus facile que d'assumer de désirer tout en acceptant d'y renoncer par respect de l'interdit. Avec le dégoût, la renonciation se fait toute seule.

C'est ainsi que je fais passer la pilule d'avoir à renoncer à la belle Lae, comme Iris prend la pilule du renoncement à la vie. Mais elle, c'est après avoir consommé ce à quoi je suis obligé de renoncer.

Autrefois, il était de coutume de sacrifier quelque chose aux dieux pour obtenir autre chose, la pluie, de bonnes récoltes, la victoire, des enfants. On allait jusqu'à sacrifier un enfant ou des milliers d'êtres humains, avant de remplacer ça par des animaux, puis par des symboles : manger le corps de Christ en représentation sous forme d'hostie et, en Asie, bruler de la fausse monnaie et de faux biens de consommation. Autrement dit, on faisait advenir une catastrophe

en paiement de l'évitement d'une autre catastrophe, avant de trouver le compromis que permet le symbolique.

On voit bien que la pulsion de mort, ce n'est pas gratuit : c'est pour obtenir une gratification en échange. Les anciens l'attendaient des dieux ; en fait, nous nous l'octroyons en rêve, du simple fait de faire advenir la catastrophe par nos soins : le sujet en est satisfait, contre le moi qui en est frustré.

Lundi 13 janvier 2020